

REINE DE FRANCE,

Comédie en un Acte et en prose ,

par

MM. TH. P. COLOMB et L. BELLET ,

Représentée , pour la première
fois , à Paris , sur le Théâtre de la Renaissance ,
le 26 Janvier 1839.



AMSTERDAM,

ELIX & CO., IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rok-In No. 161 , près du Watersteeg.

—
1842.

Digitized by Google

P E R S O N N A G E S .

STANISLAS LECKZINSKI, roi de Pologne.

CHRISTIERN, Suédois au service du roi.

LUDOVIC D'ESTRÉES.

LA PRINCESSE MARIE LECKZINSKA, fille du roi.

ULRIQUE, princesse Radziwil, soeur du roi.

UN OFFICIER.

UN DOMESTIQUE.

La scène est à Weissembourg.

REINE DE FRANCE.

(Le cabinet du roi Stanislas. Ameublement simple, mais de bon goût.)

SCÈNE PREMIÈRE.

STANISLAS, MARIE.

(*Au lever du rideau, Stanislas, assis devant une table à écrire, est occupé à examiner une carte de géographie ; de l'autre côté, Marie travaille à une broderie.*)

STANISLAS.

Oui, là, de Lemberg à Grodno, quarante mille Moscovites furent mis en déroute par mes braves légions polonaises. Puis ici, à Rostock et à Gustrow, les Saxons, les Danois et les Russes, ligués contre moi, furent refoulés, culbutés jusqu'à Stettin... partout des succès... Frédéric-Auguste fuyant devant une armée victorieuse et forcé de conclure le traité d'Al-Ramstat, par lequel il me reconnaît, moi, Stanislas Leckzinski, pour seul et légitime roi de Pologne... Ah! c'était un temps glorieux!... Et toi, qui fus mon allié, mon soutien, mon bienfaiteur, Charles XII, un seul de tes revers mit fin à tes prospérités, et me renversa du trône où tu m'avais placé .. Pultawa!... fatale journée! J'ai perdu un ami et une couronne... Oh! tous mes regrets sont pour ce jeune héros, si grand, si généreux, et mort si malheureusement!...

MARIE, *avec douceur.*

Mon père... pourquoi rappeler de si pénibles souvenirs?

STANISLAS.

Eh! c'est de cela qu'il me faut vivre ici!... Depuis cinq ans, repoussé par tous les souverains de l'Alle-

magne tremblans devant Pierre I^{er}, cet orgueilleux czar, mon persécuteur, relégué dans un coin de la France, où j'ai trouvé enfin un asile contre la proscription et la misère, ils me disent encore trop près de la Pologne... Oui, mon enfant, je te l'avais caché pour ne pas augmenter tes alarmes, on a tout tenté pour me faire expulser de cette petite place de Weissembourg que j'avais choisie en Alsace.

MARIE.

Il se pourrait?... grand Dieu !

STANISLAS.

Mais quand l'envoyé du roi Auguste vint à Versailles exprimer son inquiétude de me voir résider en France : « Vous manderez à votre maître, » répondit feu M. le régent, « vous manderez à votre maître que la France à toujours été l'asile des rois malheureux ; qu'elle a pris Stanislas Leckzinski sous sa protection, et qu'elle ne sait pas retirer ses bienfaits »

MARIE.

Honorable réponse pour ce prince. Mais qui vous expose, mon père, au ressentiment de vos ennemis... Le ministre du roi Auguste, l'indigne Flemming, n'a-t-il pas, à plusieurs fois, cherché à attenter à vos jours ?

STANISLAS.

Ah ! ils ne parviendront pas à leur but... D'ailleurs, la vie d'un soldat est si peu de chose !... je l'ai exposée si souvent dans les combats !... (*Mouvement de Marie.*) Mais non... laisser seule ma chère Marie, sans appui, réduite au sort le plus affreux, celui d'une princesse déchuée... obligée pour vivre de mendier un secours, comme l'infortunée Henriette de France... la fille du grand Henri... Ah ! cette pensée me déchire et m'accable... Aussi n'ai-je plus qu'un seul désir, une seule ambition... fixer ton sort, mon enfant, te préparer un avenir moins brillant sans doute que celui

auquel ta naissance t'avait appelée... Mais regarde autour de nous... que sont devenues nos splendeurs royales?... l'obscurité! l'oubli!... Cependant il y a encore du bonheur dans cette obscurité partagée par quelqu'un que l'on aime et dont on est aimé.

(Il serre sa fille dans ses bras.)

MARIE.

Oh! oui, mon père, confions-nous à la Providence... Fille d'un roi puissant, il m'eût fallu le quitter un jour pour suivre l'époux que la politique m'aurait peut-être imposé... Fille d'un roi malheureux, je puis vivre toute pour lui... je m'appartiens pour l'aimer seul, pour l'entourer de soins tendres et pieux.

STANISLAS, *l'embrassant au front avec tendresse.*

Digne enfant!... *(On entend un bruit de voix dans la pièce voisine.)* Qu'est-ce donc?... la voix de Christiern, notre brave Suédois... On dirait qu'il se dispute avec quelqu'un pour empêcher d'entrer...

MARIE.

Serait-ce encore quelque malfacteur qui voudrait pénétrer jusqu'à vous?...

(Elle se place devant le roi, Christiern paraît à la porte au fond.)

S C È N E II.

LES MÊMES, CHRISTIERN, ULRIQUE.

STANISLAS, *à Christiern.*

Qu'y a-t-il?

CHRISTIERN.

Sire, une dame qui veut entrer malgré moi et sans dire son nom.

ULRIQUE, *se montrant au fond.*

La princesse Radziwil, grande palatine de Lithuanie!

STANISLAS.

Ma soeur!

MARIE.

Ma tante!

(*Ils vont au-devant d'elle.*)

CHRISTIERN, à part.

Qu'ai-je fait ? la soeur du roi !... (*Haut.*) Sire, je ne savais pas...

ULRIQUE.

Point d'excuses... On doit toujours savoir... Il est des figures sur lesquelles on lit un nom... une dignité.

STANISLAS.

Ma soeur, pardonnez au zèle de cet homme... un brave et fidèle Suédois, qui après ma déchéance a voulu absolument me suivre en France.

ULRIQUE.

Fidèle... c'est très-bien ; c'est rare surtout... mais cela ne dispense pas... de...

STANISLAS.

Depuis le dernier attentat dont j'ai failli être la victime, il est inexorable sur sa consigne, et voit partout des émissaires de Flemming.

ULRIQUE.

Ah ! c'est-à-dire qu'il m'a fait l'honneur de me prendre pour un Houlan ou un Pandour... c'est flatteur !... Et voilà donc toute la garde que je trouve dans votre résidence ?...

STANISLAS.

Vous voyez...

ULRIQUE.

Je croyais que notre jeune frère de Versailles, Louis XV de Bourbon, vous avait fait l'hommage d'un régiment pour l'honneur et la sûreté de votre royale personne.

STANISLAS.

Oui ; mais je lui ai répondu que je ne voulais

d'autre garde que la protection du roi et le coeur des Français.

ULRIQUE.

Cependant le décorum... le rang de votre majesté...

STANISLAS, *souriant.*

Oh ! une majesté qui vit d'une pension que lui fait la cour de France doit-elle songer à ces vanités qui accompagnent le pouvoir?... Non, je ne veux rien qui me rappelle une grandeur perdue.

ULRIQUE.

Toujours vos idées philosophiques... L'air de ce pays ne vaut rien, mon frère.

CHRISTIERN, *bas au roi.*

Sire, quels sont vos ordres ?

STANISLAS.

Retourne à ton poste.

MARIE.

Et continue à bien veiller.

(*Christiern passe devant Ulrique, qui le regarde fièrement et l'éloigne du geste.*)

SCÈNE III.

STANISLAS, MARIE, ULRIQUE.

STANISLAS.

Vous, en France, ma soeur !

ULRIQUE.

Quand vous me croyiez au fond de toutes les Russies.

STANISLAS.

Mais un événement si inattendu...

ULRIQUE.

Vous étonne.

STANISLAS.

Il m'effraie.

ULRIQUE.

Comment ?...

STANISLAS.

C'est sans doute la proscription qui vous a fait quitter si précipitamment vos états. Le czar Pierre se sera vengé sur vous de n'avoir pu obtenir mon expulsion de France...

ULRIQUE.

Rassurez-vous, mon frère... Aucune poursuite ne m'éloigne de la Lithuanie, et l'autocrate me traite de petite princesse qui n'oserait s'attaquer au colosse du nord. — Sire, je viens de faire huit cents lieues, et par des chemins où la civilisation n'a jamais passé. C'est vous dire que le désir d'embrasser votre majesté et mon auguste nièce n'est pas le seul qui m'amène... (*Avec mystère.*) De puissans et secrets intérêts...

MARIE.

Mon père, permettez-moi de me retirer.

ULRIQUE.

Nullement, ma nièce... Votre présence est ici nécessaire; car cet entretien ayant pour objet la gloire de votre maison, vous ne pouvez en aucune façon y demeurer étrangère.

STANISLAS, *qui a arrêté Marie.*

Reste, ma fille... Ma soeur, nous vous écoutons.
(*Ils s'asseyent.*)

ULRIQUE.

Sire, depuis cinq ans que vous êtes confiné dans ce triste bourg de l'Alsace, j'ai visité dans leurs domaines tous les seigneurs que votre cause avait jadis réunis pour combattre la domination moscovite: j'ai excité leurs haines, éveillé leurs espérances, et concerté avec eux un plan d'opérations, dont le signal doit être votre apparition en Pologne, où vous attend une armée de vingt mille hommes.

STANISLAS, *se levant.*

Que dites-vous? .. A moi vingt mille Polonais?

ULRIQUE.

Tous hommes d'élite, prêts à marcher sous vos vieux généraux Miécislas et Perztyn... D'autres auprès de vous sont assurés: le primat de Varsovie, le grand staroste de la noblesse, les palatins de Posnanie, se déclarent pour vous.

STANISLAS, *avec enthousiasme.*

Et je serais à la tête de tant de braves soldats!... et je pourrais combattre et voir fuir devant moi cet Auguste que soutient mal la puissance étrangère!... Une fois l'élan donné, toute la nation se lèverait à ma voix!

ULRIQUE.

Oui, un soulèvement général, à l'exception de quelques provinces qu'entraîneront les palatins dévoués à la faveur du nouveau roi... On combattra ces rebelles.

STANISLAS.

Ces rebelles seront des Polonais!

ULRIQUE.

Qu'importe! ils seront dispersés, anéantis, eux et leurs partisans.

STANISLAS.

Mais ce sera la guerre civile.

ULRIQUE.

Une nécessité politique...

STANISLAS.

Un malheur irréparable...

ULRIQUE.

Qui vous arrête...

STANISLAS.

Non, qui me décide. Je garde mon exil.

ULRIQUE.

Je reste confondue... Quelle faiblesse! faire défaut à ses hautes destinées! abandonner le soin de sa renommée et l'avenir de son enfant!

STANISLAS.

Ah! ma soeur, ne cherchez point à ébranler ma résolution... vous ne connaissez que trop bien les chemins de mon coeur. Parler de gloire à un soldat, de vengeance à un roi outragé, d'abandon de son enfant à un père!

ULRIQUE, *avec force.*

Oui, c'est son héritage que vous sacrifiez, ses droits les plus sacrés, vous les foulez aux pieds.

STANISLAS.

Eh bien! qu'elle-même prononce et dicte ma détermination. (*A Marie.*) Ma fille, vous avez entendu les assurances de dévouement qui me sont adressées; vous savez à quelles longues et périlleuses fatigues s'est exposée votre tante pour rallier nos partisans impatients aujourd'hui de lever l'étendard: la lutte peut être longue et acharnée; mais la victoire couronnant mes efforts, je vous ramènerai à Varsovie pour vous y faire asseoir sur le trône dont vous avez été dépouillée... A vous donc, Marie, de donner le signal de cette guerre; dites un mot, et je pars.

MARIE.

Vous resterez, mon père.

ULRIQUE.

Ah! ma nièce, est-ce donc là le prix de tous mes sacrifices?

MARIE.

Non. Tant de générosité, de dévouement fraternel ne me trouveront pas ingrate, en toute ma vie sera consacrée à vous en témoigner ma reconnaissance. Mais au-dessus de ces sentimens, dictés par l'affection, n'est-il pas des devoirs que commande l'humanité? parce qu'un homme, une jeune fille seront déçus du rang où le sort les avait placés, faut-il détruire la paix d'un royaume, et sacrifier un peuple tout entier à l'ambition d'une famille? Non, à Dieu seul appar-

tient de régler la destinée des empires ; si sa main nous abaissa , sa providence peut nous relever et par delà nos espérances. Que l'adversité nous trouve patients et généreux , et que si jamais votre front ceint encore une couronne , mon père , ce ne soit pas au prix du sang d'un seul de vos sujets.

STANISLAS, *pressant sa fille dans ses bras.*

Bien, ma fille, c'est une noble réponse.

MARIE, *confuse de son exaltation.*

Ah ! pardonnez, mon père, tant de hardiesse de ma part.

STANISLAS.

C'est l'accent d'un grand coeur !

ULRIQUE.

Il ne me reste donc plus qu'à prier votre majesté de recevoir mes adieux.

STANISLAS.

Quoi ! ma soeur, nous quitter ainsi!...

MARIE.

Après une si longue séparation, n'accorderez-vous pas au moins quelques jours à notre amitié ?

ULRIQUE.

Mais je ne sais si je dois...

MARIE.

Ah ! chère tante, je vous en prie...

STANISLAS.

Et je joins mes prières à celles de ma fille. (*Bas.*)
J'ai un projet à vous confier.

MARIE.

Point de refus.

ULRIQUE.

Vous le voulez absolument... (*A Marie.*) Je devrais pourtant bien vous garder rancune ; refuser un si beau... (*mouvement de Marie*) mais je me rends, sans renoncer à mes desseins ; car, dès mon retour en Li-

thuanie , je recommencerai... Oh ! il faut que je vous revoie encore à Varsovie... je l'ai mis dans ma tête.

MARIE , à Stanislas.

Je vais visiter nos pauvres... c'est aujourd'hui qu'ils m'attendent , et il ne faut pas que les intérêts des grands fassent oublier les besoins des petits.

ULRIQUE , lui remettant une bourse.

Ma nièce , veuillez joindre mes offrandes aux vôtres.

STANISLAS.

Que Dieu vous conduise , Marie.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

STANISLAS , ULRIQUE.

STANISLAS , la voyant s'éloigner.

Noble fille ! si vous saviez , ma soeur , tout ce qu'il y a de vertus et d'élévation dans l'âme de cette enfant... jamais tête ne fut plus digne de porter la couronne !

ULRIQUE.

Et vous repoussez celle que je viens vous offrir.

STANISLAS.

Parlons d'autre chose. Mes dernières lettres vous entretenaient...

ULRIQUE.

De l'intention où vous étiez de demander au roi de France un grade dans ses armées. Vous , l'ami du grand Charles XII , vous qui fûtes si redoutable au grand Pierre de Russie , venir à la suite d'officiers de fortune !

STANISLAS.

Parmi lesquels on compte les Turenne , les Catinat , qui s'honorent d'avoir été de simples capitaines , de simples soldats... Croyez-moi , il y a de la gloire , même pour un prince , à marcher sur leurs traces , à se rendre comme eux digne du bâton

de maréchal... et puis, vous l'avouerais-je, ma soeur, ce repos auquel je suis condamné me pèse, me dévore, cette pension que je reçois m'humilie.

ULRIQUE,

Vous humilie! et en quoi, s'il vous plait? les rois ne sont-ils pas institués uniquement pour se soutenir dans la bonne comme dans la mauvaise fortune?... et certes le jeune Louis de France ne remplit que très-médiocrement cette obligation de toute tête couronnée envers une majesté tombée... Il vous sert, comme à regret, une misérable rente qui ferait à peine un quartier du plus mince de ses fermiers généraux... et vous vous trouvez son obligé... et vous vous croyez tenu de vous acquitter envers lui par l'offre de votre vaillante épée?

STANISLAS.

Oui, c'est une résolution invariable.

ULRIQUE, *ironiquement.*

Et sans doute la princesse Marie, en fille résignée, vous accompagnera dans vos garnisons?

STANISLAS.

Non, ma fille suivra son époux.

ULRIQUE, *dans le plus grand étonnement.*

Son époux!

STANISLAS.

Voilà ce que j'avais à vous confier.

ULRIQUE.

Son époux! Parlez, sire, parlez; j'ai peine à revenir de ma surprise et de ma joie.. ma nièce sur le point d'être mariée!... Au fond de cette obscure retraite, ses charmes, ses vertus ont fixé l'admiration de quelque puissant monarque... Lequel, mon frère, lequel?... Le prince de Galles, l'héritier de la Grande-Bretagne, dont le mariage avec l'infante de Portugal a échoué?

STANISLAS.

Ce n'est point lui.

ULRIQUE, *avec précipitation.*

Le grand électeur de Cologne?... il est veuf.

STANISLAS

Ce n'est ni un roi, ni un prince, ni un grand électeur.

ULRIQUE.

Quoi ! plus bas que cela ?

STANISLAS.

Écoutez-moi, ma soeur ; je vous faisais part dans ma dernière lettre des soins que nous rendait un gentilhomme français, colonel du régiment en garnison dans cette ville.

ULRIQUE.

Je me rappelle parfaitement cela ; mais qu'y a-t-il de commun ?

STANISLAS.

Cet officier, distingué par son mérite, son courage sa naissance...

ULRIQUE.

En effet, son nom me revient... un d'Estrées, descendant sans doute de la charmante Gabrielle, beauté historique !

STANISLAS, *souriant.*

Un peu trop peut-être.

ULRIQUE.

Que voulez-vous?... l'amour d'un roi... est-on maître toujours de repousser un tendre sentiment ?

STANISLAS.

C'est ce que me disait M. d'Estrées en m'avouant qu'il n'avait pu voir ma fille sans en être éperdument épris.

ULRIQUE.

Qu'est-ce à dire?... il aurait osé!...

STANISLAS.

Me demander la main de la princesse Marie. .

ULRIQUE.

Et vous avez fait justice d'une semblable audace ?

STANISLAS.

Son amour paraissant si vrai... il me jurait avec tant d'ardeur de consacrer sa vie au bonheur de ma fille, que je n'ai pu lui refuser mon consentement.

ULRIQUE.

Votre consentement !.... Ah ! sire, qu'avez-vous fait ?...

STANISLAS.

Je n'ai imposé qu'une condition à M. d'Estrées.

ULRIQUE.

Laquelle ?

STANISLAS.

Faiblesse de père... fausse vanité peut-être, dont je rougis intérieurement, et qui m'a fait exiger de lui...

ULRIQUE.

Quoi donc ?

STANISLAS.

Qu'il employât ses protecteurs, que l'on dit être très-puissans, à changer son titre de comte pour celui de duc et pair du royaume; l'avenir de ma fille, celui de sa postérité, excusent peut-être cette exigence.

ULRIQUE.

Ma nièce ainsi sacrifiée !... Mais elle n'a pu prêter les mains à une semblable union ?

STANISLAS.

Marie ignore tout, tout, jusqu'à l'amour de M. d'Estrées, qui s'est renfermé avec elle dans les bornes du plus profond respect. Le comte est parti pour Versailles, et s'il revient avec les titres que j'ai eu la faiblesse d'exiger, je le présenterai à ma

filles comme l'homme que je crois digne de faire son bonheur, et, j'en suis sûr, Marie l'acceptera...

ULRIQUE.

Sire, je ne souffrirai pas qu'une héritière des Jablonowski... je lui dirai...

STANISLAS.

Pas un mot, car j'ai donné ma parole.

ULRIQUE.

Soit; mais pour ne pas être exposée à rencontrer ici votre noble genre, je pars à l'instant même.

STANISLAS.

Rassurez vous, M. d'Estrées n'est point encore près de revenir; il ne quittera sans doute pas Versailles sans m'informer de son retour.

UN DOMESTIQUE *entre et annonce.*

M. le comte d'Estrées!

STANISLAS, *étonné.*

Qu'entends-je ?

ULRIQUE.

C'est une surprise qu'il aura voulu vous ménager.

STANISLAS, *au domestique.*

Faites entrer.

(*Le domestique sort.*)

ULRIQUE.

Avez-vous remarqué, mon frère, que c'est le comte et non le duc d'Estrées qu'on a annoncé... si notre amoureux avait réussi, il n'eût pas manqué de se faire précéder de son nouveau titre.

STANISLAS.

Silence, le voici.

ULRIQUE.

Nous allons voir ce second de Lauzun qui s'attaque à des filles de roi!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUDOVIC D'ESTRÉES.

(Ludovic porte l'uniforme des chevaux-légers.)

STANISLAS.

Que vois-je?... Mais, ce n'est point là...

ULRIQUE.

Quoi, si jeune! votre gendre futur?

LUDOVIC.

Non pas lui, mais son frère.

STANISLAS.

Son frère!

LUDOVIC.

Sous-lieutenant aux chevan-légers du roi.

ULRIQUE.

A la bonne heure, car il n'a pas vingt ans.

LUDOVIC.

Avant tout, sire, permettez-moi de m'incliner devant une majesté malheureuse... (*A part.*) Je ne m'attendais pas à tant d'émotion...

STANISLAS.

Veuillez me dire, monsieur, à quel motif je dois la visite que vous voulez bien me faire aujourd'hui?... Le comte d'Estrées ne nous avait jamais dit...

LUDOVIC.

Qu'il eût un frère de mon âge; distraction bien naturelle; quand on a beaucoup à parler de soi-même, on s'occupe peu des autres.

STANISLAS.

Et vous êtes sans doute porteur d'un message de sa part?

LUDOVIC.

Sans doute; un message verbal pourtant, mais dont la nature tout-à-fait intime, confidentielle, suffira, je l'espère, pour m'accréditer près de votre majesté: mon frère a été fait duc et pair de France, sire. Comme on connaissait à la cour les hautes

raisons qui le portaient à solliciter la duché-pairie, cela n'a point souffert de difficultés... Louis de France a été charmé de pouvoir servir un jeune et brave cavalier dans une affaire d'amour... à son âge, n'est-ce pas naturel?

ULRIQUE.

Voilà un cadet de famille qui ne manque pas d'aplomb... c'est dans le sang, à ce qu'il paraît.

STANISLAS.

Ma soeur!

LUDOVIC.

La soeur du roi! j'ignorais...
(*Il s'incline devant Ulrique, qui lui donne avec morgue sa main à baiser.*)

STANISLAS.

Ce nouveau bienfait de la part du roi met le comble à ma reconnaissance.

LUDOVIC.

Cela n'en vaut pas la peine... c'est si facile de faire quelque chose de bien! Mon frère fut donc reçu par le roi à son petit lever; je puis en parler savamment, j'y étais.

ULRIQUE.

Vous y étiez! un sous-lieutenant!

LUDOVIC.

Tout comme je suis ici à l'heure qu'il est, madame.

ULRIQUE.

C'est incroyable.

LUDOVIC.

« Je ne mettrai jamais obstacle à l'honneur insigne que daigne vous faire le roi de Pologne, dit Louis XV à mon frère. Allez, monsieur, puisqu'il ne vous faut qu'un titre de plus pour devenir le gendre d'un des plus grands capitaines de notre siècle, d'un des monarques les plus sages qui aient

régné en Europe, allez, soyez l'heureux époux de cette adorable princesse, dont toute ma cour vante si haut les vertus et la beauté. Vous êtes duc et pair, notre cousin d'Estrées!»

ULRIQUE.

Le roi a dit cela ?

LUDOVIC.

Oh! mon Dieu, comme je vous le dis.

ULRIQUE.

Et il a consenti, lui, si fier ?

LUDOVIC.

Fier... pour tout, excepté ce qui est pour des affaires d'amour; car, à cet égard, la moins noble de ses sujettes serait, je crois, la femme qu'il préférerait, si elle en était la plus jolie.

ULRIQUE.

Le roi, qui à peine a seize ans, aurait de semblables principes ?

LUDOVIC.

Précocité royale! le descendant de Louis XIV! privilège de famille!

ULRIQUE, à Stanislas.

Dirait-on jamais que c'est devant une tête couronnée que parle cet étourdi ?

STANISLAS.

Laissez, ma soeur; ce jeune homme a un air de franchise et de loyauté qui me plaît. (*A Ludovic.*) Ainsi, monsieur, le consentement du roi de France a été spontané, subit ?

LUDOVIC.

A la condition toutefois que la princesse Marie donnerait le sien; car elle ignore, a-t-on dit, les intentions qu'on a sur elle.

STANISLAS.

C'est vrai.

LUDOVIC.

Et je viens, en bon frère et en messager discret, chercher son assentiment.

ULRIQUE.

Que, j'espère, elle ne donnera pas; car si elle le donnait!... oui, mon frère, je formulerais une protestation que je ferais signer à tous les palatins de la Russie blanche et de la Russie rouge.

STANISLAS.

Ma soeur, vous oubliez que ma volonté... Monsieur d'Estrées, votre double qualité de frère et d'envoyé vous donne le droit de négocier cette alliance. Comme père, on croirait à un ordre de ma part, et je veux que ma fille réponde librement... Je vous charge donc de voir Marie, d'obtenir son aveu.

ULRIQUE.

Mon frère!

STANISLAS.

N'allez pas vous fâcher, ma soeur, c'est un reste de vieille habitude royale, la forme diplomatique. Les mariages des princes ne se traitent-ils pas par ambassadeurs? Voici le mien.

ULRIQUE.

Mais...

STANISLAS.

Un gentilhomme français et un beau-frère futur, en voilà plus qu'il ne faut pour sauver toutes les convenances. Je vais au-devant de ma fille pour lui annoncer que quelqu'un lui demande une audience. Vous le voyez, monsieur le comte, j'ai toute foi en vous.

LUDOVIC.

Vous le pouvez, sire.

ULRIQUE.
Et moi, je vais jeter les bases de ma protestation.

(*Stanislas et Ulrique sortent d'un côté différent.*)

S C È N E VI.

LUDOVIC, seul.

A merveille ! ma ruse a réussi, et le roi Stanislas lui-même y a été pris... Je craignais son coup d'oeil ; un roi doit mieux que tout autre deviner un autre roi. Heureusement, grâce au nom de d'Estrées et à cet uniforme, je vais connaître, sans en être connu, cette princesse accomplie dont chacun répète les louanges. Ma foi, j'étais trop près d'elle pour résister au désir de la voir. De Haguenau, où j'étais venu passer en revue les régiments de Champagne et de Lorraine, à Weissenbourg, il y avait trop peu de distance, trois lieues à peine. Monter à cheval, me faire accompagner d'un seul gentilhomme, tout cela a été aussi vite exécuté que conçu. Sans doute mon escapade royale est déjà découverte ; tout, j'en suis sûr, est en émoi ; mais je les aurai bientôt rassurés, et aussitôt que j'aurai vu la princesse, je repartirai. Oh ! combien j'ai senti mon coeur se serrer à la vue de ce monarque si malheureux, si grand dans sa résignation ! Quelle sérénité sur ce noble visage ! Oui, j'ai senti ma dignité presque abaissée dans l'humiliation de ce roi. Cette visite pourra bien faire du bruit en Europe... et mon frère le czar Pierre n'a qu'à bien défendre son protégé Auguste de Pologne. (*Marchant vivement.*) Mais ce mariage de d'Estrées et de la princesse Lecksinska.. dois-je consentir à cette union disproportionnée ?... Oui, ne fût-ce que pour contrecarrer les idées de mon oncle de Bourbon, qui semblait vouloir en détourner d'Estrées. « C'est un mauvais parti pour vous, lui disait-il, et nous vous trouverons, au lieu de la fille de ce roi indigent, la plus riche héritière de toutes nos provinces. »

Ah! vrai Dieu! comme s'il ne dépendait pas de moi d'enrichir Marie Leckzinska à l'égal de la fille du plus riche maltôtier de mon royaume. Ah! mon cher oncle de Bourbon, votre politique est de ne heurter aucun de mes alliés, même au prix de l'humanité; la mienne sera peut-être un jour de relever un soldat couronné que la chance des batailles a trahi... et si je ne puis le rétablir sur son trône, j'élèverai celui qui épousera sa fille si haut, que le roi de Pologne sera à grand'peine son égal. (*S'arrêtant.*) D'Estrées est un vaillant homme de guerre; c'est le coeur du Béarnais, dont il est un peu le descendant, suivant toute apparence. Allons, un petit-fils de Henri IV peut épouser la fille du brave Stanislas... Mais que vois-je à l'extrémité de cette galerie?... cette jeune femme à l'air noble, à la démarche imposante, qui accompagne le roi de Pologne... serait-ce la princesse Marie?

SCÈNE VII.

LUDOVIC, STANISLAS, MARIE.

MARIE, à son père, sans voir Ludovic.
Une audience à moi, mon père?

STANISLAS.

A toi-même.

MARIE.

C'est donc quelque pauvre affligé, car, vous le savez, mon pouvoir ne s'étend pas au-delà. Où est donc la personne...

STANISLAS, montrant Ludovic.
La voilà!

MARIE, étonnée.
Monsieur?

STANISLAS.

Précisément.

MARIE, *bas à son père.*

Il n'a pas l'air bien à plaindre.

STANISLAS.

Je te présente M. d'Estrées, frère du colonel, notre ami.

MARIE.

Ah ! qu'il soit le bienvenu ! nous apporte-t-il des nouvelles du comte ?

LUDOVIC, *s'avancant.*

Qui, mademoiselle, et je viens...

STANISLAS, *l'interrompant.*

De Versailles. Il a à l'entretenir d'une affaire à laquelle j'attache le plus grand intérêt...

MARIE.

Vous mon père ?

STANISLAS.

Mais qui ne peut avoir mon assentiment qu'après avoir obtenu le tien ; et dans la crainte que ma présence ne gêne ta décision, je vais me retirer.

MARIE.

Quel mystère !

STANISLAS.

Écoute M. d'Estrées. Si ce qu'il va te dire te causait quelque surprise, je réclame ton indulgence pour un tort que j'aurai partagé, car je le lui ai permis.

MARIE.

Mais enfin...

STANISLAS.

Je ne puis m'expliquer davantage : tu pourrais prendre pour une volonté ce qui n'est qu'un désir de te voir heureuse. Consulte ton cœur, mon enfant, c'est à lui seul à te conseiller, car c'est à lui que tu dois obéir. (*Bas à Ludovic.*) Comte, à votre amitié fraternelle à faire le reste.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, MARIE.

MARIE, *réfléchissant.*

Ce ton solennel... Cette émotion que mon père cherchait à réprimer...

LUDOVIC, *à part.*

Nous voilà seuls, entamons la négociation.

MARIE, *à part.*

Il y a de quoi être un peu effrayée, mais enfin je vais savoir...

LUDOVIC, *même jeu.*

Le difficile est de parler pour un autre. Elle est si belle, si gracieuse! ah! je comprends que le métier d'ambassadeur n'est pas aussi aisé que je le croyais.

MARIE, *à part.*

Est-ce que nous allons rester long-temps à nous regarder sans parler?

LUDOVIC, *de même.*

Et puis elle a quelque chose de si imposant!

MARIE, *de même.*

Je commence à croire que je lui fais peur; il n'est peut-être pas habitué à parler à des princesses, même déchues; et il se fait des fantômes. Allons, il faut l'encourager. (*Haut et allant vers Ludovic.*)
Monsieur.

LUDOVIC, *vivement.*

Mademoiselle?

MARIE.

Mon père m'a annoncé que vous arriviez.

LUDOVIC.

De Versailles.

MARIE.

Un beau pays.

LUDOVIC.
Oui, superbe.

MARIE.
Une résidence vraiment royale, la réunion de toutes les merveilles des arts. (*A part.*) Il faut bien lui parler de choses insignifiantes.

LUDOVIC, *à part.*
Nous allons, si cela continue, causer de la pluie et du beau temps. (*Haut.*) Oui, mademoiselle, Versailles, embellie par Louis XIV, est un admirable séjour, mais où l'ennui n'assiège que trop souvent ceux qui l'habitent, et le roi lui-même.

MARIE.
En vérité! pauvre jeune homme!... et qui l'empêche donc d'être heureux, de goûter les plaisirs permis à son âge?

LUDOVIC.
Qui? un abbé Fleury, la plus respectable, mais la plus triste figure de tout le clergé de France et de Navarre; puis, M. du Bourbon, grondeur et maussade comme un véritable queue de comédie; enfin une foule de valets de chambre, valets de toute espèce, sous-gouverneurs, que sais-je? une kyrielle de surveillans qui l'empêchent d'aller, de venir, de rester où bon lui semble.

MARIE.
Mais vous parlez de cela,

LUDOVIC.
Comme d'une chose que j'ai vue de près et qui m'a profondément touché. Croiriez-vous qu'on a poussé les choses jusqu'à vouloir le marier sans le consulter, et à qui? à l'infante d'Espagne, une petite fille de quatre ans. Quelle indignité! lui envoyer une femme comme on donne un joujou à un enfant, et à lui,

dont le coeur ardent soupire après le bonheur d'obtenir l'aveu d'un amour véritable !

MARIE.

Quel feu !

LUDOVIC, avec entraînement.

Ah ! vous ne comprenez pas cela, vous ; que vous importe le bonheur d'un pauvre esclave couronné ?

MARIE.

Ce qu'il m'importe !... de l'indifférence envers celui qui a si noblement secouru mon père, qui lui a tendu la main quand l'Europe entière le repoussait ! Ah ! Dieu m'est témoin qu'il n'est pas une de mes prières que n'accompagne le voeu de le voir uni à une princesse digne par ses vertus d'être élevée jusqu'à lui.

LUDOVIC.

Il se pourrait !

MARIE.

Et s'il est un regret que mon ame ressente, c'est de ne pouvoir être appelée au bonheur de lui faire entendre les expressions de ma reconnaissance, en embrassant ses genoux.

LUDOVIC.

A ses genoux ! Ah ! c'est aux vôtres qu'il tomberait pour adorer tant de beauté et tant de vertus !

(Il fait le mouvement de se jeter à genoux.)

MARIE.

Doucement, monsieur : que vous preniez part aux chagrins de votre roi, c'est d'un sujet fidèle, mais que vous preniez ici sa place... c'est beaucoup trop de dévouement.

LUDOVIC, à part.

Diable soit de ma négociation ! j'avais tout-à-fait oublié d'Estrées et son amour.

MARIE.

Revenons, s'il vous plaît, au sujet qui vous amène.

LUDOVIC.

Ah ! madame, ces sentiments ne sont-ils pas ceux que vous inspirez à tout ce qui vous approche ? oui, c'est un charme auquel on ne peut résister, et qui souvent fait taire le respect pour commander l'amour.

MARIE.

Monsieur !

LUDOVIC.

Ah ! de grâce, daignez m'entendre sans colère.

MARIE, *à part.*

C'est lui qui maintenant commence à m'effrayer.

LUDOVIC.

Ne peut-il donc exister quelqu'un qui, oubliant en présence de tant de charmes le haut rang où vous êtes placée, ait osé se flatter de l'espoir que vous daigneriez...

MARIE.

Mais ce langage...

LUDOVIC.

Votre père ne l'a-t-il pas permis ?

MARIE.

Mon père...

LUDOVIC.

Rappelez-vous ses dernières paroles... « Si ce que tu vas entendre te cause quelque étonnement, Marie, sois indulgente. » C'est assez clair, je crois.

MARIE.

Oh ! vous aurez surpris sa confiance, je ne puis supposer...

LUDOVIC.

Rien n'est plus vrai, madame, et je suis bien à

plaindre, puisque, avec une autorisation semblable et n'ayant jusqu'à présent parlé que pour un tiers, pour mon souverain, mon maître, j'ai eu le malheur de vous déplaire assez pour exciter votre colère. Ah! je sens tout ce qu'il y a d'affreux à vous inspirer de l'éloignement, de l'aversion peut-être.

MARIE.

De l'aversion! vous ne pouvez le croire... et...

LUDOVIC.

Ah! vous ne me détestez pas!

MARIE.

C'est un sentiment impie que la haine.

LUDOVIC.

C'est une vertu sainte que l'amour.

MARIE.

De l'amour! Oh! non... Peut-être par une faiblesse de femme aime-t-on à entendre qui nous flatte, mais un sentiment plus grave...

LUDOVIC.

Quand on aime le langage des gens, n'est-on pas bien près de les aimer eux-mêmes?

MARIE.

Faut-il aimer tous ceux qu'on a du plaisir à voir?

LUDOVIC.

Du plaisir à me voir! vous en convenez donc, madame, vous avez du plaisir à me voir.. Ah! ne rétractez pas ces dernières paroles... vous détournez les yeux, vous cherchez à me fuir.

MARIE, avec une sévérité factice.

Assez, monsieur, je ne puis vous entendre plus long-temps.

LUDOVIC.

Ah! madame! encore un mot, de grâce.

MARIE.

Laissez-moi, monsieur. (*A part.*) Ah! mon Dieu,

que se passe-t-il donc en moi? Ah! mon père, c'est vous qui l'avez voulu!

(*Elle sort dans le plus grand désordre.*)

SCÈNE IX.

LUDOVIC, *seul*;

Elle s'enfuit... pour me cacher le trouble qui l'agite... mais elle m'a entendu sans colère, et elle a du plaisir à me voir. Ah! je suis fou de joie et de bonheur! Si le cardinal Fleury était là, je crois que je l'embrasserais, et mon oncle de Bourbon aussi... Oh! quelle figure ils me feraient, si j'allais leur dire que j'aime, mais très-sérieusement, la fille d'un roi proscrit!... Mais, mon neveu... mais, sire, la raison d'état... Eh! la raison d'état, messieurs, n'a pas le sens commun; quand elle s'adresse à un amoureux... Marie Leckzinska sera... (*Changement de ton.*) Elle sera la femme de M. d'Estrées, qui a placé tout son bonheur dans l'amour de cette jeune fille. Abuser de mon rang, de mon pouvoir pour la lui enlever, moi, son roi, moi, en qui il a eu confiance, dont il a demandé l'appui, dont il a reçu la parole, ce serait un manque de foi... une lâcheté... Je me tairai... je m'éloignerai... (*Après une pause.*) Oh! si en flattant son ambition je pouvais donner le change à son amour! dignités, richesses, la moitié de mon trésor... je lui offrirais tout!... Mais il refuserait, car quel trésor peut valoir l'amour de Marie?

(*Il tombe accablé dans un fauteuil. Stanislas entre et va lui frapper sur l'épaule pour le tirer de sa rêverie.*)

SCÈNE X.

LUDOVIC, STANISLAS.

STANISLAS.

Eh bien! mon jeune ami, vous voilà plongé dans une bien grave réflexion.

LUDOVIC.

Moi... sire...

STANISLAS.

D'où vous vient cet air mélancolique ? Votre négociation n'aurait-elle pas eu tout le succès que vous en espériez?...

LUDOVIC.

Que lui dire ?

STANISLAS.

Voyons... parlez... il est indispensable que je sache ce que ma fille a répondu. Point de fausse honte, et surtout point de détours... Je ne les aimai jamais et, ici, plus qu'ailleurs, je veux aller droit au fait. La princesse Marie accepte-t-elle ou refuse-t-elle M. d'Estrées?...

LUDOVIC.

Je l'ignore.

STANISLAS.

Comment ! vous l'ignorez ?

LUDOVIC.

Oui, sire, la princesse ne m'a rien dit qui pût me faire supposer qu'elle agréât ou non...

STANISLAS.

Vous l'avez cependant interrogée?... pressée à ce sujet?...

LUDOVIC.

Beaucoup. (*A part.*) Je ne peux pas lui avouer que je n'en ai pas dit un seul mot.

STANISLAS.

Mais alors, comment se fait-il?...

LUDOVIC.

Ah ! vous comprenez... la réserve naturelle à une jeune personne... sa timidité... son embarras... le

mien , plus grand encore... obligé d'envelopper , de déguiser même parfois mon langage... dans la crainte de la... surprendre... de lui déplaire... enfin... j'y ai mis tant de ménagemens... tant de...

STANISLAS.

Tant de précautions oratoires , que ma fille ne sait peut-être pas même de quoi il s'agit...

LUDOVIC.

J'en ai peur.

STANISLAS.

Avantage de la diplomatie ; on parle ainsi longtemps sans se comprendre , et les choses en vont tout de travers... Allons, c'est à recommencer ; mais cette fois , je serai là , près de vous... pour aider à la lettre , et expliquer ce qui ne serait pas assez intelligible.

LUDOVIC , avec embarras.

Quoi , sire , vous voulez qu'à l'instant même...

STANISLAS.

Mais , sans doute ; pourquoi différer ?... Songez à l'impatience de celui qui vous envoie... Un jour , une heure de retard que vous lui épargnerez seront autant de nouveaux droits à son amitié.

LUDOVIC.

Mais... (*A part.*) Oh ! je suis au supplice...

STANISLAS.

Singulier jeune homme ! lui qui , en arrivant , avait tant d'assurance , le voilà presque tremblant...

LUDOVIC , à part.

Oh ! il est impossible maintenant que j'assiste à cette entrevue.

(*Il fait un mouvement vers le fond. Fausse sortie. Au moment où Stanislas va pour entrer dans l'appartement de sa fille, Ulrique paraît au fond, tenant un papier à la main.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ULRIQUE.

ULRIQUE.

Mon frère, c'est vous que je cherche.

STANISLAS.

De quoi s'agit il ?

ULRIQUE.

De ceci, qu'il vous faut lire sans retard.

STANISLAS, *souriant*.

Ah ! sans doute votre protestation ?

ULRIQUE.

Ma protestation ? Non ; ce n'est ici ni le temps ni le lieu... je sais trop bien qu'elle demeurerait sans effet. Ce papier est une dépêche que votre Suédois m'a remise pour vous ; elle arrive par courrier extraordinaire de Versailles.

STANISLAS, LUDOVIC.

De Versailles !

STANISLAS.

Quand je vous parlais de l'impatience, de l'inquiétude de l'amour, vous voyez.

LUDOVIC, *à part*.

Oh ! oui, je le comprends pour la première fois.

STANISLAS, *qui a regardé la signature*.

C'est bien du colonel.

ULRIQUE, *regardant son frère*.

Fatal aveuglement !...

STANISLAS, *tout en lisant*.

Ah ! mes yeux m'abusent sans doute... C'est impossible... oh ! non, non, cela n'est que trop réel... O mon Dieu ! quelle humiliation !...

(*Il dit tout cela de manière à ne pas être entendu des autres personnages ; qui remarquent cependant l'altération de ses traits ; il tombe dans un fauteuil.*)

ULRIQUE, *courant à lui.*
Mon frère, qu'avez-vous?

LUDOVIC.

Sire, pourquoi cette douleur subite?

ULRIQUE.

Parlez... Quelle fatale nouvelle peut contenir cette lettre? Vous expulserait-on aussi de France?...

LUDOVIC, *avec fierté.*

Oh! non, le roi ne le souffrirait pas.

STANISLAS.

Il souffre bien que l'un de ses sujets m'humilie.

LUDOVIC.

C'est impossible.

STANISLAS.

Vous le défendez.

LUDOVIC.

Je le dois.

STANISLAS.

Eh bien! alors, soutenez donc aussi que M. d'Estrees est un homme de délicatesse et de loyauté.

LUDOVIC.

Il a du moins passé pour tel jusqu'à ce jour,

STANISLAS, *avec force.*

En ce cas, je serai le premier à déclarer hautement qu'il n'est qu'un gentilhomme sans foi et sans honneur!...

LUDOVIC.

Prenez garde, et songez que vous parlez à quelqu'un qui porte ici son nom.

STANISLAS.

Ah! que n'est-il à lui-même! je lui jetterais mon gant au visage. je le souffletterais du plat de mon épée.

LUDOVIC.

Sire, votre âge, votre rang...

STANISLAS.

Il n'y a plus de roi ici... il n'y a plus qu'un père outragé dans ses affections les plus chères... dans l'orgueil de sa vieillesse... dans son enfant!...

LUDOVIC.

Que dites-vous?

ULRIQUE.

Calmez-vous, mon frère.

STANISLAS, *donnant la lettre à sa soeur.*
Voyez, si ma colère est légitime.

ULRIQUE, *prend la lettre et lit.*

« Sire, souffrez que j'invoque toute la bienveillance de votre majesté, qui, sans doute, va m'accabler d'un courroux que je ne crois pas mériter. Sire, je me reconnais trop tard indigne de la haute alliance à laquelle j'avais osé aspirer. Une union plus modeste, celle que je vais contracter avec mademoiselle d'Astanières, fille du fermier général, me force à supplier votre majesté de daigner accepter ma renonciation à la main de la princesse Marie, en me permettant de vous rendre votre parole royale.

Le colonel d'ESTRÉES. »

LUDOVIC.

Ah! c'est infâme!

ULRIQUE.

Malheureux prince! ah! je n'ai plus la force de le blâmer.

LUDOVIC, *avec colère.*

Une majesté ainsi humiliée! La princesse Marie, digne des adorations de l'univers, délaissée pour la fille d'un traitant! oh! c'est à se voiler le visage de honte et d'indignation!

ULRIQUE.

Du courage ; c'est ici le moment de rappeler toute votre énergie... vous avez appris à connaître tout ce qu'il y a de perfidie dans le coeur des hommes.

STANISLAS.

Oh! je les aurais défiés de m'arracher un murmure, s'ils s'étaient attaqués à moi seul .. Mais ma fille, mon enfant chéri, cet ange de vertu, la voir abandonnée, méprisée, et par ma faute... oh! c'est plus de douleur que mon coeur n'en peut supporter... Je sens, malgré moi, des larmes tomber brûlantes sur mes joues. (*A Ludovic.*) Monsieur, vous pourrez dire à cet indigne que vous avez vu pleurer un roi, un soldat, un vieillard.

LUDOVIC.

Oh! une telle déloyauté ne restera pas impunie... Fiez-vous à moi du soin de vous venger.

(*Marie entre sur ces derniers mots.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Le venger, et de qui?

STANISLAS, *vivement à Ludovic.*

Silence! monsieur, pas un mot.

MARIE.

Vous vous taisez... Il y a donc un secret que l'on me cache?

ULRIQUE, *allant vivement entre elle et le roi.*

Non, ma nièce, rien d'important; vous saurez tout plus tard.

MARIE.

Mais cependant, si quelque ennemi... Mon père,

au nom du ciel , ne me laissez pas dans cette inquiétude...

STANISLAS , *avec émotion.*

• Pauvre enfant !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES , CHRISTIERN.

CHRISTIERN , *entrant précipitamment.*

Sire , pardonnez-moi d'entrer sans votre ordre , mais un grand événement.

ULRIQUE.

Quoi donc ?

CHRISTIERN.

Le bruit court que le roi de France , qui était à Haguenau , en a disparu subitement sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

MARIE.

O ciel !

ULRIQUE.

Le roi de France !

STANISLAS.

Louis XV ?

LUDOVIC , *à Marie.*

Rassurez-vous , on exagère toujours ces choses-là...

CHRISTIERN.

Les officiers de sa maison se sont mis à sa recherche , plusieurs d'entre eux sont arrivés à Weissembourg , dans l'espoir de trouver leur maître auprès de votre majesté.

STANISLAS , *à demi-voix à Ludovic.*

J'espère qu'il n'en sera rien.

LUDOVIC.

Peut-être vient-il vous offrir une éclatante réparation.

CHRISTIERN.

Les officiers du roi entrent dans la grande galerie.

STANISLAS.

Monsieur, priez-les de m'attendre quelques instans.

LUDOVIC.

Volontiers. (*A part.*) Aussi bien, il est temps d'aller les rassurer.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

STANISLAS, ULRIQUE, MARIE, CHRISTIERN.

STANISLAS.

Ma soeur... je ne veux pas voir le roi de France... Vous allez partir sur-le-champ, emmenez avec vous la princesse Marie en Bavière, à Munich. Christiern! qu'une voiture de voyage soit préparée sans le moindre retard.

(*Christiern sort.*)

MARIE.

Mon père, vous m'éloignez de vous... une telle rigueur...

STANISLAS.

De la rigueur avec toi!... ma gloire, ma consolation, mon bonheur!... Dans mes bras, dans mes bras, mon enfant!... Va, va, suis la princesse Radziwil... va, nous nous reverrons... n'hésite plus, je le veux, je te l'ordonne... au besoin, je t'en supplie!

MARIE.

Je vous obéirai, mon père. (*Stanislas embrasse sa fille. Ulrique prend la main de Marie, et paraît se disposer à l'emmener, quand on annonce.*)
Un message du roi!

(*Ludovic se présente.*)

SCENE XV.

LES MÊMES , LUDOVIC.

STANISLAS.

Encore vous , monsieur !

MARIE , à part.

Pourquoi mon père le reçoit-il avec cette sévérité ?
le pauvre jeune homme , qu'a-t-il donc fait ?

LUDOVIC , à Stanislas.

Daignez ouvrir cette dépêche.

STANISLAS , ouvrant la lettre avec mécontentement , et après l'avoir lue.

Par ce message , le roi de France Louis XV , offre pour époux à ma fille le plus jeune frère du colonel d'Estrées !... Ah ! j'ai peine à revenir de ma surprise !

MARIE.

Ciel ! qu'entends-je ?

STANISLAS.

Il insiste , en me disant que les plus grands honneurs sont assurés à ce jeune gentilhomme , et que son voeu le plus cher est que cette union s'accomplisse. (*A Ludovic , avec un accent dédaigneux.*)
Et c'est de vous qu'il sagit , monsieur ?

LUDOVIC.

De moi-même , sire.

MARIE , à part.

Oh ! mon Dieu !

LUDOVIC.

J'attends la réponse de votre majesté.

STANISLAS.

Je ne veux plus entendre parler des d'Estrées.
Voilà ma réponse au roi.

LUDOVIC.

Est-ce ce nom qui vous déplaît , sire ? dès aujourd'hui je le quitte.

ULRIQUE.

Une princesse royale à un sous-lieutenant !

LUDOVIC.

Ah ! c'est mon grade qui vous effraie... Eh bien , si j'étais capitaine ? N'est-ce point assez ?... colonel... général... faut-il plus encore ?... duc et pair... Un mot , et je suis prince !

STANISLAS , *reculant d'un pas.*

N'achevez point...

SCÈNE XVI.

UN OFFICIER-GÉNÉRAL , *allant droit à Ludovic.*

Sire , l'escorte de votre majesté est prête. Quels sont vos ordres ?

MARIE.

Lui ! le roi de France !

TOUS.

Le roi !

STANISLAS.

Ah ! sire !

(Il veut fléchir le genou devant Louis , qui le retient et s'agenouille au contraire devant lui.)

LOUIS.

Non... à moi , sire . qui attends de votre majesté le bonheur de ma vie et la félicité de la France.

STANISLAS.

Quoi ! un si grand honneur à nous , pauvres exilés !

LOUIS , *se relevant.*

La princesse refuse-t-elle l'ex-souslieutenant Ludovic ?

MARIE , *baissant les yeux.*

Sire...

ULRIQUE.

Eh bien , mon frère , j'étais certain que nous lui trouverions un trône.

MARIE.

Ah! mon père, nous ne nous quitterons donc pas!

LOUIS, *aux officiers.*

Messieurs, le roi de France s'estime heureux et fier en recevant des mains du roi de Pologne celle qu'un de ses sujets trouva un trop mauvais parti.

MARIE, *à Stanislas.*

Mon père, que veut-il dire?

LOUIS, *l'interrompant.*

Entendez-vous ces clameurs dans la cour du château? ce sont mes officiers qui m'appellent. (*A l'officier général.*) Monsieur de Champmartin, veuillez ouvrir cette fenêtre, que je leur présente Marie Leckzinska, reine de France.

FIN.